

ÉTUDE

sur le

DON  
207474

SYLLABAIRE DE GLOZEL

par

le Docteur Gabriel ARTHAUD

Directeur honoraire de Laboratoire à l'École des Hautes Études



PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel.

Bibliothèque Maison de l'Orient



145420

# Étude sur le Syllabaire de Glozel

par le Docteur Gabriel Arthaud

Directeur honoraire de Laboratoire à l'École des Hautes Études

---

## Réflexions préliminaires

---

Les fouilles entreprises à Glozel par le Docteur Morlet ont mis à jour des documents extrêmement intéressants au point de vue de la préhistoire.

Malheureusement ces découvertes ont suscité des polémiques très ardentes actuellement en cours. Malheureusement aussi ces polémiques sont tombées dans le domaine de la grande Presse selon une habitude qu'il est regrettable de voir se répandre au grand détriment du sérieux et de la dignité des discussions scientifiques.

Non seulement par cette méthode de polémique trop moderniste on a vu se produire des exagérations manifestes, mais même des accusations formelles et graves de fraude et de supercherie.

Il convient donc de n'aborder tout ce qui touche à cette question qu'avec une extrême réserve.

Néanmoins, il faut de toute nécessité aboutir à une solution et démasquer s'il y a lieu le mécanisme et le procédé de fraude. Il faut aborder ce problème sans parti pris, et, d'autre part, sans se laisser arrêter par des arguments dont beaucoup n'ont qu'une valeur très faible.

Il faut bien avouer en effet que certaines des critiques sont exagérées et empreintes de quelque mauvaise foi.

Une accusation du genre de celle qui a été portée demanderait à être appuyée non sur des présomptions, mais sur des preuves certaines et indiscutables. Pour notre compte, nous ne

pouvons que conclure à l'authenticité des objets qui doit être admise jusqu'à preuve du contraire.

Toute suspicion anticipée doit, à notre avis, être écartée par courtoisie scientifique en l'absence de preuves manifestes, ce qui paraît être le cas.

D'ailleurs le meilleur moyen d'arriver à une conclusion ferme nous semble être l'examen des textes mis à jour. Si ces textes sont fabriqués, ou bien ils constituent une copie de textes connus, ou bien ils sont soit un grimoire sans signification possible, soit une sorte de cryptogramme dont il faut chercher la clef.

C'est dans ce sens que nous avons orienté les recherches personnelles que nous désirons exposer dans ce travail indépendamment des polémiques en cours.

Les textes que nous avons examinés ne sont pas ceux qui ont été exhumés les premiers et qui ont été interprétés par M. Jullian. Nous avons choisi de préférence les textes tirés des tombeaux, textes qui ont été extraits sous la surveillance de M. Esperandieu et par conséquent présentent des garanties d'authenticité moins discutables, on pourrait même dire presque certaine.

L'expérience nous a montré que ces textes sont passibles d'une interprétation rationnelle et que l'on peut les transcrire et les traduire par des procédés que nous allons exposer.

## Le Syllabaire de Glozel et ses parentés

Le premier travail à accomplir quand on se trouve en présence d'un texte inconnu écrit avec des caractères non déchiffrés, c'est de se rendre compte des parentés plus ou moins étroites qu'il peut présenter avec les syllabaires ou les alphabets déjà connus.

Ayant, au cours de recherches antérieures, sur les Hetéens et sur les Etrusques, eu l'occasion d'examiner à peu près tous les syllabaires ou alphabets déjà étudiés, il nous a été facile de déterminer la grande famille à laquelle appartient le système glozelien.

Il appartient évidemment à cette catégorie de Sigles apportés dans leurs migrations par les premiers envahisseurs de l'Europe: les races littorales primitives blonde et brune, les *Iberes* ou *Finnois* (blonds) puis les *Lyaps* (bruns) ou *Laps* ou *Lybiens*.

Ce sont ces premiers envahisseurs blonds qui ont laissé sur leur passage, depuis la Corée jusqu'en Lybie et au Yémen ces caractères *hunniques* ou *runiques* dont on retrouve les traces en Sibérie, en Norvège, en Amérique, en Lusitanie, en Algérie, en Lybie.

La plupart de ces alphabets ou syllabaires sont désuets et appartiennent à l'histoire. Seul peut-être le syllabaire *Touareg*, *Timohar*, *Tamahou* a conservé sous le nom de TIFINAR ses caractères primitifs.

Contrairement à l'opinion courante et classique l'alphabet phénicien dont Lenormand a voulu faire la souche primitive de l'écriture de tous les peuples n'est que la variété sémitisée et commerciale de ces alphabets.



Ces caractères primordiaux ont une importance très grande et ce sont eux qui nous fourniront peut-être un jour quelques données écrites de la préhistoire.

Ce sont eux qui créent le lien entre la lointaine Chine et la proche Egypte, lien soupçonné par Pauthier et de Guignes. Il nous semble bien que le Dieu *Sokharis*, premier souverain légendaire de l'Egypte, ne soit qu'une réplique de *Pan Kou*, le créateur chinois de la pierre taillée et polie.

Ces faits sont utiles à rappeler pour comprendre la filiation de tous ces alphabets primitifs et leur mode de parenté.

Ils nous permettent de comprendre comment ces premiers Ibères blonds ont apporté les premiers rudiments de civilisation et laissé sur leur passage des traces écrites de leur existence. Ce sont eux qui ont créé le démotique égyptien, qui ont laissé comme témoignage de leur civilisation les chiffres romains copiés sur le démotique chinois; qui ont donné à l'Italie le Dieu *Jan*, gardien des portes et des frontières, la Déesse *Vesta* ou *Tabiti*, gardienne du foyer; qui ont fondé à l'extrémité de la Syrie *Sjor* (la maritime), bien avant l'invasion aryenne et l'invasion sémite.

L'invasion de la race littorale brune a apporté de la même source, mais par la voie Aralo-Caspienne l'écriture figurative de la Chine, origine des Cunéiformes et de l'hiéroglyphique égyptien, par la voie des hommes du fer (Hwa-tié A-tsié), les *Tat* (Ta-tié), *Coptes* (Co-tié): les forgerons.

Ce sont les *Hétéens*, *Hittites*, *Hélas*, *Rhetas*, *Getes*, venus du pays du *Liao*: les *Lap*.

Ces derniers peuples sont utiles à rappeler pour l'histoire et la compréhension des syllabaires primitifs qui peu à peu se sont transformés en alphabets par simplification progressive.

Parmi tous les syllabaires si nombreux dont nous venons de retracer à grands traits les filiations et les migrations, quel est celui qui se rapproche le plus du type de Glozel.

Pour répondre à cette question nous avons fait un examen approfondi des signes recueillis sur les textes de Glozel. Le premier fait qui frappe c'est l'existence, dans ce système, de caractères chinois indéniables et semblables au type actuel. Nous en retiendrons trois caractères: Ya-Wu-Wan (*fig. 1*).

也 毋 卍  
YA WU WAN

FIG. 1  
Cette figure représente trois caractères chinois modernes, choisis parmi ceux qui se rencontrent le plus fréquemment dans les textes de Glozel et qui semblent y avoir conservé leur prononciation syllabique originelle.

On peut, sur le tableau des caractères glozéliens en relever une dizaine d'autres qui ont même origine, ce sont des primitifs chinois.

Cette première constatation donne déjà une orientation utile. Puisque ce syllabaire se rapproche des signes primitifs de la Chine il convient, pour l'apparenter au plus près de le comparer aux syllabaires les plus proches de

ce pays.

Les sigles glozéliens, quelle que soit leur origine réelle ou simulée, s'apparentent aux signes d'écriture de l'Extrême Asie (A-tsié).

Ce sont les vestiges du *Kou wen*, les caractères barbares des *Hia*, les *Hia sze*, le *yaze* des Turcs qui nous ont conservé le véritable point de départ sous forme étymologique.

Ils ont emprunté de ces *Yaziques* de l'antiquité les caractères dont ils se sont servis, car *yazique* veut dire ceux qui écrivent, c'est-à-dire les anciens Scythes, les Cimmeriens de l'Histoire.

On pourrait être porté à croire que les caractères des *Yaziques* sont les mêmes que ceux du runique norvégien. Il n'en est rien, car un simple coup d'œil, même pour une personne non initiée montre que le runique proprement dit est déjà un alphabet n'ayant avec les signes de Glozel qu'une parenté lointaine.

Ce sont des signes déjà évolués et dont l'aspect diffère notablement du système plus primitif dans son allure générale, du syllabaire glozélien.

Il faut se rapprocher de plus près du foyer initial supposé, c'est-à-dire de la Chine. C'est ainsi que nous avons été porté à envisager ce que, malgré Thomsen, nous appellerons le « *Runique Sibérien* ». Sans doute les *runes* de Sibérie se différencient nettement des *runes* norvégiens déjà alphabétiques.

Mais il faut noter les différences sans oublier d'indiquer la parenté, et en cela nous sommes de l'avis de Thomsen.

D'ailleurs la langue qui sert à exprimer le syllabaire sibérien n'est pas la même que celle que couvrent les textes runiques proprement dits.

Comme l'a montré Thomsen dans son remarquable travail sur les inscriptions de l'*Orkhon* et de l'*Ienisseï*, la langue qui se cache sous les inscriptions sibériennes est le *Turc oriental*, c'est-à-dire le dialecte *Mongol* ou *Manchou* dérivé du chinois dont il est notoirement issu.

Comme nous l'avons fait remarquer dans notre travail sur l'Etrusque, la langue turque actuelle est un mélange reconnu de turc oriental, de persan aryen et de sémitique surajoutés au fond initial. L'adultération est un fait progressif qui marque les étapes suivies par le turc mongol pour enrichir un vocabulaire trop pauvre par l'emprunt de termes nouveaux nécessaires pour exprimer des idées nouvelles.

C'est en cette langue que sont écrites les inscriptions de l'*Orkhon* et de l'*Ienisseï*, traduite par Thomsen (1) dans son célèbre mémoire.

Or, c'est à ce syllabaire, encore très imparfaitement connu qu'il faut, après comparaison attentive, apparenter au plus près les inscriptions de Glozel.

On retrouve dans ce syllabaire le même vocabulaire de signes, le même mépris, très barbare, de la position des signes, la même allure générale de certains signes manifestement apparentés au chinois mandarin ou au démotique chinois.

Pour des esprits latins nourris trop exclusivement des antiquités grecques ou latines ces notions sont nouvelles et j'ai, dans des travaux antérieurs, eu l'occasion de me heurter à ces habitudes dont on retrouve la trace dans les discussions actuelles.

Tous les auteurs, en effet, qui ont tenté d'approfondir le contexte des inscriptions ont cherché leur modèle dans les vieux dialectes méditerranéens. Aucun ne s'est inquiété, ni de l'aspect général des caractères, ni des parentés possibles avec les langues dites *ougro-finnoises* qui ne trouvent guère place dans les classifications actuelles des langues.

Ces langues ont cependant des affinités multiples avec le *basque*, l'*albanais* ou *skipe*, le *berbère*, parenté lointaine mais

(1) Wilh. Thomsen. *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*. Mémoires de la Société Finno-ougrienne, Helsingfors 1894.

certaine, dont la constatation est faite, mais dont la filiation est incertaine, faute d'études suffisantes.

Il faut cependant se souvenir que les langues *pannoniques*, que parlaient les *Oses*, que la langue *Etrusque*, émaillée de barbarismes tures; que les vieux dialectes de lointaine origine ont dû laisser des traces multiples dans les langues modernes, traces qu'une érudition plus complète arrivera à mettre en lumière.

Ces considérations générales avaient besoin d'être exposées pour éviter la surprise que pourrait causer à beaucoup d'esprits non avertis les constatations que nous avons été obligés de faire dans l'étude des textes de Glozel. En effet, après la première étape de notre travail d'analyse qui a consisté à noter que le Syllabaire glozélien s'apparentait étroitement au Syllabaire sibérien par l'ensemble de son aspect morphologique, nous avons été amenés à constater que seul le dialecte turc se prêtait à une interprétation rationnelle et logique des textes considérés.

Ce sont ces deux constatations *de fait* que nous nous proposons de mettre en lumière par l'étude de certains textes de Glozel choisis parmi les plus apparemment authentiques.

Le Syllabaire qui nous a servi de modèle est celui de Thomsen que nous reproduisons intégralement pour éviter au lecteur la recherche d'un texte assez rare et difficile à se procurer.

Ainsi qu'on peut le voir par comparaison entre ce syllabaire et les caractères trouvés dans les textes de Glozel, il existe entre les deux des affinités étroites (*fig. II*).

On constatera de même que le terme de syllabaire est plus exact que celui d'alphabet, car, suivant la voyelle qui précède ou qui suit, la consonne varie de forme, sinon de signification et d'expression phonétique. De plus, certains signes complexes comportent un groupement consonnal spécial. Il y a dans ce fait une analogie évidente avec l'égyptien et le berbère.

Malgré ces difficultés, nous allons voir dans l'étude des textes transcrits selon la méthode de Thomsen que la transcription conduite à un ensemble de vocables que l'on ne peut méconnaître comme *Touraniens* pour éviter le mot *Turcs* qui évoque dans beaucoup d'esprits, même instruits, une idée de modernité que les textes ne comportent point.



	Orkh. III.	Iénisséi.		Orkh. III.	Iénisséi.
↓ a, ā		᳚ ᳛	᳚ ᳛		᳚ ᳛
᳚ y, i		᳚ ᳜	᳚ ᳜		᳚ ᳜
> ᳚ o, u	᳚	᳚	᳚ ᳚ (ny)		᳚ ᳚
᳚ ᳚ ā, ū	᳚	᳚ ᳚	᳚ ᳚		᳚ ᳚
᳚ ᳚ q (k <sup>1</sup> )		᳚ ᳚	᳚ ᳚		᳚ ᳚
᳚ q devant ou après y		᳚ (᳚ XXXVII)	᳚ ᳚		᳚ ᳚
᳚ q devant ou après o, u		᳚	᳚ ᳚		᳚ ᳚
᳚ ᳚ (g <sup>1</sup> )		᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚	᳚ ᳚ (l <sup>1</sup> )		᳚ ᳚
᳚ ᳚ (k <sup>2</sup> )	᳚	᳚ ᳚ ᳚	᳚ ᳚ (l <sup>2</sup> )		᳚ ᳚
᳚ ᳚ devant ou après ā, ū		᳚	᳚ ᳚		᳚ ᳚
᳚ ᳚ (g <sup>2</sup> )		᳚ ᳚ ᳚ ᳚	᳚ ᳚		᳚ ᳚
᳚ ᳚	᳚ ᳚	᳚	᳚ ᳚		᳚ ᳚
᳚ ᳚ ᳚		᳚	᳚ ᳚		᳚ ᳚
᳚ ᳚ ᳚		᳚ ᳚ (᳚ ᳚ ᳚)	᳚ ᳚ (s)		᳚ ᳚
᳚ ᳚ ᳚		᳚	᳚ ᳚	᳚	᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚
᳚ ᳚		᳚	᳚ ᳚	᳚	᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚
᳚ ᳚		᳚ ᳚ etc. ᳚ ᳚	᳚ ᳚	᳚	᳚ ᳚
᳚ ᳚ ᳚	᳚	᳚ ᳚	᳚ ᳚		᳚ ᳚ ᳚ ᳚
᳚ ᳚		᳚ ᳚	᳚ ᳚		᳚ ᳚ ᳚ ᳚

FIG. II

Cette figure est la reproduction exacte du syllabaire Sibérien, d'après le tableau dressé par Thomsen. Il comprend une série de signes conventionnels.

Les guillemets " indiquent que les signes trouvés dans les inscriptions de l'Orkhon se retrouvent identiques dans les textes de l'Iénisséi accompagnés de variantes signalées à côté.

Les exposants (1), (2) veulent dire que la voyelle qui suit ou qui précède la lettre envisagée est vélaire ou palatale. Les voyelles (e-i-ou-u) sont douces ou vélaire; les voyelles (a-o-ou) sont dures ou palatales. Le signe (1) suit les lettres à voyelles douces; le signe (2) s'applique aux lettres à voyelles dures.

Par raison d'économie et pour éviter des difficultés typographiques, nous avons simplifié l'impression des S et des C pourvus d'un signe au-dessus, en les écrivant SH ou CH ce qui représente, à une faible nuance près, le son véritable.

Nous ferons la même remarque pour le L barré que nous représentons purement et simplement par L.

LES RENNES DE GLOZEL

La station de Glozel a fourni, au milieu d'objets multiples du stade de civilisation néolithique un assez grand nombre de figures représentant des cervidés. L'idée la plus naturelle est

évidemment celle du renne. C'est celle qui est venue naturellement à l'esprit; mais cette idée a donné naissance à des objections peut-être bien inutiles. En effet il y a peut-être un âge du renne; mais il n'y a pas un âge de la pierre polie. Dans cette expression se trouve une erreur. L'apparition de la pierre polie marque une étape de civilisation et non un âge géologique.

Rien ne s'oppose à ce que les rennes, dans les massifs montagneux, aient présenté un cas de survivance jusqu'ici ignoré.

D'autre part, entre le paléolithique et le néolithique il ne doit pas y avoir une longue période de temps; la nécessité d'aiguiser ayant dû conduire assez vite à la notion du polissage des outils en pierre.

Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce que des stations néolithiques et paléolithiques aient été contemporaines.

Dans leur exploration des populations primitives de la Sibérie orientale Torii et M<sup>e</sup> Torii (1) ont constaté que ces peuplades connaissant le fer, mais ne l'utilisant pas, vivent sous le régime de la pierre polie et que les stations à type néolithique voisinent avec les stations paléolithiques. Certaines contiennent, à la fois, du néo et du paléolithique.

Quoi qu'il en soit de cette question les figures de rennes ou cervidés comportent des légendes écrites, dans lesquelles il est naturel de supposer que se trouve le nom du renne.

*Renne vivant.* — L'une de ces figures à légende représente un animal adulte accompagné d'une inscription qui rappelle le groupement: S. T. X.

Si selon la méthode régulière des inscriptions de l'Orkhon on lit de droite à gauche, la table de Thomsen donne la transcription DoQA qui rappelle le mot anglais *dog* et le français *dogue* (fig. III).

Cette appellation convient-elle à un renne? Cela n'est pas douteux. L'origine première du mot est chinoise, c'est l'idéogramme *to* ou *tok* qui veut dire animal de charge ou de trait et que les Chinois expriment par la juxtaposition de l'idéogramme: cheval, et de l'idéogramme: chien.

(1) Torii et Kimiko Torii. Populations primitives de la Mongolie. *Journal of the College of Sciences de l'Université de Tokyo*, 29 mars 1914. Tokyo.

En nordique *toga* veut dire tirer, en breton moderne cette idée se rend par *douga*; c'est en somme le français *touer*.

Cette appellation est donc parfaitement admissible pour le renne. En turc *tache* exprime la même pensée, *tache-mak* veut dire tirer.

D'ailleurs cette racine a été depuis longtemps adultérée par des racines similaires. Le *taz* persan qui correspond au grec *Tachus*, le *tagh* arabe et persan qui exprime l'idée du *dakos* grec se sont confondus avec la racine initiale *tok*.

*Renne mort.* — Sur une autre figure on voit représenté un renne couché avec une légende plus complexe et dont la vocalisation est plus délicate (fig. V et V bis).

En transcrivant et par addition des voyelles cette légende peut se lire: *Do G-éT Da Po G*, c'est-à-dire mot à mot *Dog — Et — Dapog* ou *Daim — viande — pièce*; et, en traduisant: *pièce de gibier de daim*, ou de cerf (fig. IV).

*Renne allaitant.* — Une reproduction curieuse du renne allaitant porte une légende déjà remarquée par Butavand. La traduction de cette légende est assez délicate à cause des deux premiers signes à droite. Le premier de ces signes est assez particulier. Il rappelle le signe chinois « *chao* » et s'apparente au signe slavon exprimant *CH* ou *TCH*.

J'ai cru devoir lui donner la signification *CH*.

Le second représenterait un *I* dans le syllabaire de Thomsen, mais il porte une barre supplémentaire que nous croyons devoir signifier un *I* consonne, soit un *J*. Dans ces conditions on peut transcrire *CHoGouK — DaNa*, c'est-à-dire *jeune animal* ou *jeune daim*, car la signification en turc de *Dana* est veau, mais le mot initial persan et arabe qui est *tan* veut dire: corps dans un sens général (fig. V).

C'est probablement la véritable origine du mot français *daim* anciennement *dain*.

(x) A H

FIG. V bis

Le texte donné par Butavand diffère légèrement de celui publié dernièrement par Morlet. Ce dernier texte présente un point entre le premier et le deuxième ca-

ractère (fig. V bis). Il faudrait alors lire: *CHou. GuGe DaNa*, c'est-à-dire *Ceci: Jeunes Daims*.

A ces figures de daims vient s'ajouter un nouvel exemplaire récemment publié et qui porte comme légende les lettres suivantes: (fig. VI).

SS.N.D.Q.S.G.Wu.SS.SS.CH.Q

qui nous semble appeler la transcription:

CHeN DoG CH o Gouk CHI CHeK

et la traduction mot à mot:

Domestiques — Daims — Jeunes — Tout petits

c'est-à-dire:

Tout jeunes dâims domestiques

Cette traduction tendrait à montrer que l'utilisation du renne était connue dès cette époque comme animal de trait, comme tend à le laisser supposer le chinois *to* ou *tok*, source première du *toga* nordique.

### VASES INSCRITS

Les premières fouilles de Glozel ont mis à jour non seulement des figures de cervidés dont nous venons d'étudier les légendes, mais aussi des vases divers d'utilisation inconnue, mais porteurs de légendes qui peuvent guider dans l'interprétation de leur destination et de leurs usages.

**PREMIER VASE.** — Cette légende formée par quatre lettres se transcrit *GSSNI* (fig. VII).

Il n'est pas difficile de retrouver dans cette inscription le mot persan et turc *Kasne* qui signifie: *galbanum*.

Ce vase était donc destiné à contenir un aromate employé souvent par les anciens.

**2<sup>e</sup> VASE.** — L'inscription de ce vase ne comporte que quatre lettres comme le premier, mais présente au point de vue transcription une légère différence au point de vue de la première lettre.

Il semble que ce signe représente un *T* mais dont le trait

TK=// @ HII < X ) //

FIG. VI

NDIH

FIG. VII



vertical est incomplet, cependant il représente un T hébreu tel qu'il est.

En adoptant cette interprétation on lit TDYG.

La traduction donne *Tad Yaghe*, c'est-à-dire *saveur — beurre* ou *beurre savoureux* (fig. VIII).

3<sup>e</sup> VASE. — La légende ici est plus étendue et plus complexe et se transcrit Q.G.K.S.N.L.S.S.D.V.S., texte en apparence difficile à traduire, mais qui, avec un peu de réflexion se traduit par : *Koga. Kazan. Lech. Tuz* (fig. IX).

ce qui veut dire *Grand vase. Cadavre. Cendre* ou plus correctement :

IC'DHK  
INX=

FIG. IX

Grand vase (pour) Cendres  
(de) Cadavre.

Si tout est bien exact cette inscription montre que les primitifs de Glozel pratiquaient à la fois l'ensevelissement et l'incinération (fig. IX).

4<sup>e</sup> VASE. — Ce vase mérite une mention spéciale. La plupart des caractères sont assez faciles à interpréter mais ils se présentent certaines difficultés pour L, SH et N, dont l'identification est délicate. On peut néanmoins transcrire :

G.D.L.S.H.P.Q.G.N

qui en texte moderne fournit :

Gadelek Pek Gan.

W H Y V U A X H

FIG. X

En français cela veut dire mot à mot : *Sorcellerie, Force,*

*Ame*, c'est-à-dire :

*Philtre* (pour) *fortifier* (l') *âme*.

### LES TOMBES DE GLOZEL

Le gisement de Glozel a fourni deux tombes intactes qui ont été explorées et ouvertes en présence de M. Esperandieu, délégué officiel de l'Académie des Inscriptions, auteur d'un rapport à ce sujet.

Ces garanties sont de nature à authentifier suffisamment les objets rencontrés et on ne peut prendre au sérieux les accusations de substruction illicite qui ont été émises et qu'il est regrettable de voir formuler par des ingénieurs.

L'expérience de dix années de travaux dans le sous-sol parisien au service de la Ville ne nous permet pas d'examiner, même d'envisager cette hypothèse ridicule.

Quoiqu'il en soit, des textes ont été exhumés. Ces textes peuvent se traduire, après transcription, comme les textes sibériens et dans les mêmes conditions.

Sans doute si l'on s'en tient à la conception de Jullian qui a voulu assimiler les caractères de Glozel aux vieux alphabets latins on comprend l'incertitude d'esprit que l'on éprouve en présence de textes qui semblent des grimoires ou des cryptogrammes embrouillés à plaisir. On conçoit qu'il faille faire intervenir l'hypothèse de sorcellerie diabolique.

Mais quand on obtient avec facilité relative des textes très clairs, très cohérents, très adéquats à la destination probable; l'on peut: ou admirer l'intelligence d'un faussaire et son érudition, ou bien s'avouer que l'authenticité des textes ressort en quelque sorte de leur déchiffrement.

C'est pour notre part l'impression que nous en avons acquise.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES FORMES HUMAINES  
SOCIÉTÉ DE MORPHOLOGIE

### PREMIERE TOMBE

Cette première tombe contenait, à côté de divers objets sans légende et de quelques débris d'ossements :

- 1° Une tablette placée à la tête du cadavre ou de ses restes;
- 2° Un bracelet en pierre gravée;
- 3° Un collier avec pendentif gravé;
- 4° Divers galets gravés de destination inconnue.

Nous négligeons les autres objets consignés dans le procès-verbal du rapport qui ne sont pas reproduits ou qui sont inutilisables pour nous.



TABLETTE  
TRANSCRIPTION

KaLaN KaB  
SeViCH DiCHI  
SaCH.Pek. BaCH  
SeCHiCH.SiYA.GeCH  
BaCH.KaV Fena

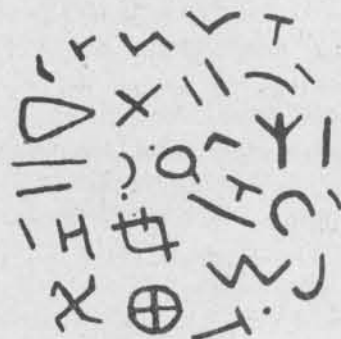


FIG. XI

Indiens. Nous laisserons de côté la question d'origine et de diffusion de ce signe. Nous nous bornerons à signaler que ce signe est extrêmement ancien en Chine et qu'il représente la forme initiale de ce caractère. Il est aujourd'hui exprimé par un groupement différent.

BRACELET

Ce bracelet porte gravés quelques caractères (fig. XII) qui fournissent les transcriptions et traductions suivantes:

DiCHiLeK BaGH — Féminalité-bague

C'est évidemment l'anneau du mariage confirmé, la bague d'une femme mariée selon un rite quelconque.

PENDENTIF

Cette pierre ne porte que trois caractères très bien gravés et disposés de façon artistique.

La transcription donne: DoGHoV. C'est évidemment le mot *Doghov* qui veut dire: *Lever du jour*, soit envisagé comme nom ou prénom probable: *Aurore* (fig. XII).

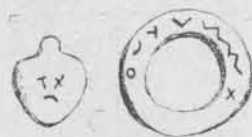


FIG. XII  
Bracelet et pendentif de la première tombe.

Cette transcription se trouve confirmée par des galets gravés qui représentent des essais du meilleur groupement et de la meilleure orthographe du même nom (fig. XIII).

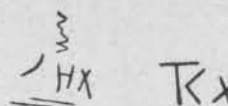


FIG. XIII

2<sup>e</sup> TOMBE

La deuxième tombe explorée à Glozel par MM. Morlet et Esperandieu contient à peu près les mêmes objets funéraires que la première. On y remarque au point de vue des légendes:

- 1<sup>o</sup> Une tablette analogue à celle de la première tombe;
- 2<sup>o</sup> Un bracelet en pierre;
- 3<sup>o</sup> Un collier avec pendentif gravé;
- 4<sup>o</sup> Une série de galets gravés d'usage indéterminé.

Nous allons successivement examiner ces diverses pièces et tâcher de déterminer le sens et la signification des caractères qui y sont gravés.

Comme dans le cas précédent l'identification des caractères se fait sans grande difficulté et le sens apparaît très clair et tout à fait adapté à sa destination.

TABLETTE

TRANSCRIPTION

CHi. BiLe  
DiCHiLeK KaV  
GeCH TeLeF  
VaKaF KaTe  
SaGH.LeK

TRADUCTION

(En) pleine jeunesse  
(Sa) Féminalité légère  
(est) passée (à la) ruine  
(Qu'elle) repose (en) pleine  
sécurité

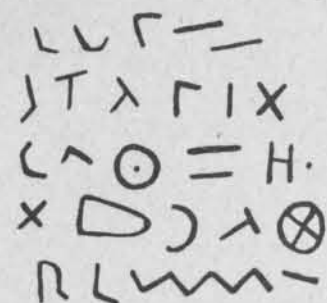


FIG. XIV

Dans cette transcription quelques remarques s'imposent. Tout d'abord les positions différentes de la lettre L à la 1<sup>re</sup>, la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> ligne. (fig. XIV).

A la quatrième ligne le Wu chinois est pris selon sa valeur syllabique et paraît bien représenter le V consonne ou le W.

Enfin, à la dernière ligne, le GH est figuré par une lettre exprimant

soit un X grec, soit un T S d'après le syllabaire.

D'autre part, la lettre finale donnerait un son analogue au J mais représente en réalité un K.

Au point de vue linguistique il est intéressant de noter que les termes *wakaf* et *telef* ne sont pas d'origine touranienne, mais sont considérés par les dictionnaires turcs comme des termes empruntés aux langues aryennes ou sémitiques. Cependant ces vocables représentent les termes latins et grecs: *vacari vacuare, deleo, déléomai*, quelle que soit leur origine.

En tous les cas leur présence semble indiquer qu'à l'époque où ils ont été écrits, la mêlée des peuples, selon l'expression de Maspero était déjà commencée.

#### BRACELET

La légende gravée sur ce bracelet est d'une transcription plus délicate et comprend des caractères d'une identification plus difficile. Néanmoins, en tenant compte des variantes de l'Ienisseei on peut l'envisager de la façon suivante:

TRANSCRIPTION	TRADUCTION
BeDaVa.GeSHiCH	<i>Fantaisie passagère</i>
DiCHiLéK SSaGH	<i>Féminalité sauve</i>

Evidemment il s'agit là d'une orthographe moins étudiée que dans le bracelet précédent, mais il est facile de deviner le sens général et la transcription la plus correcte.

*Bedava gechigi — Dichilek sagh*  
dont le sens est très clair et complète le sens de la tablette.

Sans doute l'identification des caractères, de certains surtout, est délicate et difficile et, par conséquent, un peu incertaine. Néanmoins, malgré les inversions de caractères, malgré la nouveauté de certains d'entre eux, il nous semble que le sens général ressort assez bien par l'interprétation que nous avons adoptée.



FIG. XV

#### PENDENTIF

Ce pendentif est gravé de la répétition de deux caractères: Q et D.

Il est facile d'y reconnaître le terme « *Kout* » répété. Or ce terme veut dire: *Bonheur, présage de bonheur*.

Quant aux mutations du T en D ou réciproquement il semble inutile de s'y appesantir; car la *douce langue* turque est coutumière de ces mutations. Il en est de même pour le Q qui se change fréquemment en K ou en G. La même remarque s'impose pour le J qui s'exprime toujours par un G.

#### GALETS GRAVES

Ces galets sont indéterminés comme usage ou mode d'utilisation. Seules les légendes peuvent nous permettre d'adopter une hypothèse plausible.

Le premier galet (A) porte comme caractères un S et un D, ou, puisque le sens de la lecture est indéterminé, un D et un S. Avec des racines bilittères il est difficile de fixer un sens. Néanmoins nous croyons qu'on peut lire: *iZeDi*, soit *Divine*, prénom possible de la jeune fille.

Un autre galet (B) porte les caractères G Q D qui nous semblent être la transcription du mot persan *GuGHD* qui veut dire *chignon*. Ce galet aurait donc servi à former une *épingle de nuque* ou une *barrette*.

Un troisième (C) forme le groupe SDGNV que l'on peut transcrire soit par *sud gunu*, par *zade gunu*, c'est-à-dire: *toute lumière* ou *fille du jour*. Peut-être, rappelant le premier galet, peut-on interpréter *izedi gunu* ou *lumière divine*.



Le quatrième galet (D) est plus riche en caractères. On lit sans difficulté:

DSSQN  
Q S K G

DuSH Kan  
Kash Kuj

Or l'expression *dush kan* est persane et veut dire: *mante, mantelet, capeline*; *Kash Kuj* veut dire littéralement *tirant, crochet, c'est-à-dire agrafe*. Le sens général est donc: *agrafe de manteau*.



FIG. XVI

*Siva baz* ou bagage de *Siva*, le *Sebas* sémitique et grec, en un mot; le trésor d'une jeune coquette de l'époque envisagée.

Le cinquième galet (E) ne comprend que 4 caractères, D Q SS Q.

On peut lire *duk chak*, c'est-à-dire, en persan, « tête d'épingle ».

Tous ces galets constituaient donc les bijoux primitifs, les bijoux,

#### HACHES DE PIERRE

On a trouvé dans le gisement de Glozel des haches de pierre assez nombreuses, les unes portent gravés des caractères très particuliers qui sont évidemment des caractères chinois facilement reconnaissables pour quiconque est un peu familiarisé avec le Kou Wen, le vieil hiéroglyphe chinois, et dont nous laisserons momentanément la discussion de côté tout en reproduisant ces figures avec leurs homophones chinois.



FIG. XVII

L'une de ces haches porte une légende gravée, assez longue, en caractères syllabiques très régulièrement disposés dont nous allons essayer la transcription et la traduction.

#### TRANSCRIPTION

SaCH SeKe  
SaB ToK  
LeCH SaSSi  
SaDe CHiZi  
GeCH SaCH  
YaV PeK  
eVG GeCH

#### TRADUCTION

*Chevelures denses*  
*Trop touffues*  
*Charognes puantes*  
*(Une) Simple incision*  
*Passe. (La) chevelure*  
*(est) perdue tout à fait*  
*(La) Vengeance passe.*



FIG. XVIII

Bien que cette hache fasse partie des objets frappés de suspicion par certains nous avons tenu à la faire figurer et à la traduire, car elle peut donner une idée de l'habileté et de l'érudition du faussaire supposé.

D'autre part il semble que dans cette inscription il y ait un rythme, une symétrie, une tendance à l'harmonie qui paraît en faire une sorte de poésie.

Notre connaissance des langues envisagées est trop imparfaite pour nous permettre d'émettre une opinion.

Il semble toutefois utile d'attirer sur ce point l'attention des spécialistes.

Cette hache est curieuse et méritait par conséquent de figurer parmi les textes traduits malgré les suspicions dont elle pourrait être l'objet.

#### GROTTE DE MONTESPAN

Après avoir étudié les textes de Glozel choisis parmi les moins discutables comme authenticité, il est important de se rendre compte si ces textes, ces caractères constituent une exception et si, par cas, ces signes inconnus n'auraient pas des similaires parmi les inscriptions recueillies dans d'autres stations préhistoriques. Dans *Le Mercure de France*, M. Cazadessus a signalé récemment les inscriptions de la grotte de Montespán-Ganties comme présentant avec le système de

Glozel une analogie très grande. Il signalait également à juste titre qu'il serait possible d'en rencontrer d'autres exemples. En réalité on pourrait en trouver beaucoup et la tendance de certains auteurs à chercher dans les vieilles inscriptions ibériques la clef du système syllabique glozélien en est la meilleure preuve.

En réalité, en prenant comme exemples les types de caractères de Montespan-Ganties on peut dire qu'il y a identité complète, non seulement comme forme de caractères, mais même quant à la signification phonétique des signes et quant à la langue que ces caractères sont chargés d'exprimer.

Les caractères de la grotte de Montespan comme ceux de Glozel ont pour type les runes sibériens et la langue qu'ils expriment est le *turc oriental*, plus ou moins adulé d'*aryen*.

Pour s'en rendre compte il suffit de passer en revue les inscriptions recueillies par le professeur Capitan et publiées dans la *Revue Anthropologique* de novembre-décembre 1923, dans des conditions qui ne permettent pas le moindre doute quant à l'authenticité et quant à la fidélité des reproductions.

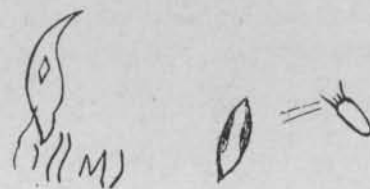
La grotte de Montespan est une caverne préhistorique analogue, quant à la civilisation, à la station de Glozel.

Cette grotte renferme à son extrémité, dans sa partie la plus reculée, des dessins agrémentés d'inscriptions et que l'on peut considérer comme des dessins à légendes jusqu'à présent indéchiffrables.

Nous croyons qu'il est possible de combler cette lacune en se servant des données acquises à propos de Glozel. Ces légendes et ces dessins comportent trois groupes que nous allons successivement étudier.

Le premier groupe comporte comme exorde une figure dont la signification n'apparaît nettement qu'après la traduction des textes du premier et du second groupe. Il s'agit vraisemblablement d'un pénis en érection et d'une représentation de l'éjaculation masculine, pour montrer que les figures et les objets divers se rapportent aux questions de génération.

La première figure à légende est la représentation d'un orifice vulvaire avec la légende eVLD SaNa que l'on exprime par le persan *Eulad Sinah* et qui veut dire: « *Sinus de la Génération* » (fig. XIX).



Une deuxième figure représente indiscutablement une vulve avec, en face, et jointe avec deux traits une représentation grossière d'un gland. Au-dessous se trouve la légende KaZaN KoJ que l'on peut considérer comme exprimant *Kazan Kuj* ou « *La-boure le conduit* » (fig. XIX).

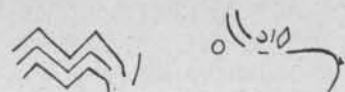


FIG. XIX

Une troisième figure paraît exprimer les rapports du pénis et des replis de la muqueuse vaginale, avec la légende S, qui, après vocalisation, exprime *Sa* ou *Say*, impératif du verbe *frotter* (fig. XIX).

On pourrait croire qu'il s'agit là d'une série de dessins obscènes représentés là sans but bien défini; mais l'examen des dessins suivants semble prouver qu'il n'en est pas ainsi, et qu'il s'agit au contraire d'une sorte d'initiation à l'acte génital normal avec un but moral bien défini.

En effet, le groupe suivant de figures (fig. XX), difficiles à interpréter sans la légende, montre d'abord un orifice rond et, non ovolaire, qui paraît figurer un orifice anal avec des matières stercoraires.

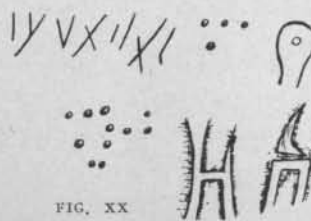


FIG. XX

La légende est la suivante:

ODaSSe DaVLAS, c'est-à-dire: *odasse devlek* ou « *chambre du Diable* ».

Si l'on lit la première lettre à droite comme un L au lieu d'un O, la légende devient LaDS DaVLS, c'est-à-dire: *LaDS DaVLAS* ou *Lads devlek*, c'est-à-dire: « *La Sodomie est diabolique* ».



Il y a là une leçon morale condamnant l'inversion sexuelle et excommuniant les « *Louti* » ou « *Loti* » de l'époque.

門 主

Kan Chou

FIG. XXI

Bien mieux, pour confirmer cette opinion et frapper davantage l'imagination des coupables on trouve plus loin deux caractères figuratifs évidemment chinois qui se lisent *Han Chou*, c'est-à-dire « *Défendu par le Seigneur* » (fig. XXI).

Le caractère *Han* est le premier ou le second dérivé du caractère *Men* qui signifie porte. Le caractère *Men* est exprimé par des battants séparés. Une simple barre ou une croix de Lorraine indique porte fermée: donc *Défense*.

Quant au caractère *Chou* il représente une flamme brûlant sur un piédestal et signifie « *flamme directrice* », « *lumière* », et, par dérivation: « *Seigneur* », « *Souverain* » ou « *Dieu* ».



FIG. XXII

Les derniers dessins représentent une sorte d'âtre où les petites bûches en bois sont représentées par des débris de stalactites et, au-dessus, l'on trouve des radiations dessinées de façon à figurer un foyer ardent (fig. XXII).

A côté, une sorte de schéma composé d'une cavité quelconque et d'un trait plongé au milieu. En dehors de l'axe se retrouve un trait vertical qui représente un S, c'est-à-dire le même signe qui a servi pour le coït et qui veut signifier « *frotte* ».

Quand on songe que les Persans ou Aryens reconnaissent que leur premier homme et premier roi légendaire est Kayumars: l'inventeur (Kayum) du Feu (Arsé), ancêtre de Prométhée; on ne peut s'empêcher de voir dans cet ensemble un autel à la mémoire de ce Dieu. Ce serait une sorte de commémoration rituelle de la « Grande Nouvelle » ou « Zend Avesta », constituée par l'invention du bâton *Zend* et la possibilité d'obtenir par ce bâton frotté dans une cavité le feu céleste.

Sans insister sur cette figure dont nous nous bornons à donner l'interprétation possible et plausible, il n'en reste pas moins acquis que la grotte de Montespan nous offre des caractères

absolument identiques aux caractères de Glozel et aux runes sibériens. La ressemblance est si étroite que l'on trouve dans le mot *Evlad* (génération) le signe M, rare même dans les runes de l'Orkhon et de l'Énisséi, et que Thomsen indique comme représentatif du groupe LD.

Quant à l'influence chinoise et aux signes de cette origine la présence des deux caractères *Han* et *Chou* la met hors de doute.

Leur position en dehors de la légende et comme caractères en vedette, témoigne de leur caractère hiératique et du respect qu'ils doivent inspirer, comme souvenir d'un passé respecté et d'une origine traditionnelle et céleste.

### CONSIDERATIONS GENERALES

Nous venons, dans cette étude des textes indiscutablement authentiques de Glozel, de mettre en évidence plusieurs faits qui nous paraissent présenter une très grande importance.

Tout d'abord le syllabaire de Glozel, quelque éloigné qu'il paraisse des formes les plus communes de caractères anciens, n'est pas un syllabaire inventé, il ne pourrait être que copié, ce qui paraît fort peu probable et, à notre avis, presque impossible. Il se rattache aux runes sibériens par son allure générale et par la présence de caractères chinois typiques.

D'un autre côté on ne peut nier que ces caractères soient de date très ancienne et ils ne sont pas sans analogues sur le sol de notre pays. La comparaison avec les caractères trouvés dans la grotte de Montespan enlèverait tout doute à cet égard, quelque anormal que le fait puisse paraître.

Ce premier point nous semble indiscutable et la démonstration nous paraît péremptoire.

Un deuxième point, non moins évident s'impose. Non seulement il y a analogie, et même identité, entre les runes sibériens et les runes de Glozel, mais la langue qu'ils servent à exprimer est la même. Cette langue est le vieux dialecte turc: le langage du *Touran* depuis les temps les plus reculés. Nous avons fait, chemin faisant, remarquer que des emprunts aux langues aryennes se rencontrent dans les inscriptions sous forme de vocables persans et quelquefois arabes. Il paraît donc probable que ces tablettes de Glozel, comme les inscriptions de Montespan

ont été gravées à une époque postérieure à l'invasion aryenne, c'est-à-dire à une époque déjà voisine de la période héroïque. Mais il est évident que si le grand flot aryen n'a envahi l'Europe que dans une période de temps relativement récente, il s'est certainement produit très antérieurement des mélanges par infiltrations dont nous ne pouvons supputer les dates.

Il en est de même dans toutes les grandes migrations de peuples, même dans les temps historiques, comme celles d'Attila et des Huns.

Ce n'est que lors de la Grande Invasion des barbares de l'Asie que les *Alamans* ont compté comme peuple, mais déjà avant cette époque, des infiltrations de ce même peuple s'étaient manifestées au début du <sup>II</sup> siècle de notre ère.

D'ailleurs l'histoire de Perse signale que bien avant que l'Iran fût submergé par le flot touranien, des invasions partielles s'étaient produites.

La marche des invasions antérieures, tout à fait préhistoriques, a dû se faire selon le même rythme et dans des conditions identiques.

Ces considérations peuvent seules permettre de comprendre les faits, en apparence contradictoires, que l'on constate à Glozel aux premières invasions: celles des dolicocephales de rennes domestiques et de rennes sauvages semble faire remonter très loin l'antiquité de la station.

On serait donc, de ce chef, autorisé à rattacher les tribus de Glozel aux premières invasions: celles des dolicocephales blonds ou race *nordique*, celles plus récentes des dolicocephales bruns ou *race littorale*; les deux méritant d'ailleurs cette appellation.

D'autre part, les caractères linguistiques de la langue parlée à Glozel marquent des influences aryennes, c'est-à-dire qu'il conviendrait de reporter plus près de nous, vers l'invasion des Aryens et plus probablement vers l'invasion des *Touraniens*, *Turones*, *Etrusques*, l'apparition de ces populations glozéliennes. Ce serait le début de l'Histoire, époque évidemment trop tardive, et qui exigerait une survivance du renne trop prolongée.

Il y a là un point délicat à envisager et difficile à résoudre

que nous nous bornerons à signaler sans essayer, pour le moment, de lui donner une solution ferme dont nous nous contenterons d'indiquer le sens possible.

Absolument étranger à toutes les polémiques en cours, ne connaissant aucun des contradicteurs, nous avons poursuivi notre travail dans des conditions d'indépendance absolue, sans nous laisser troubler par des objections souvent absurdes. Nous avons simplement voulu, au cours de cette étude, rechercher la vérité scientifique. Nous espérons que notre modeste travail contribuera à calmer les esprits trop agités en ce moment.

Nous nous bornerons à exprimer le vœu probablement stérile que prennent fin ces polémiques *coram populo*, qui n'ont déjà que trop duré, et, cela au grand détriment de la dignité de la science française. Il est en effet défavorable de mettre en suspicion la bonne foi de savants sincères dont les opinions peuvent être discutées, mais dont la moralité ne semble nullement suspecte.

Il y a dans tout cela un esprit évident d'intrigues mal définies, dont on doit blâmer les auteurs quels qu'ils soient. Espérons toutefois que pour ne pas atteindre le comble de ridicule, la question de Glozel se confinerà dans les milieux scientifiques et n'ira pas augmenter le désordre des assemblées législatives. Ce que deviendrait le problème de Glozel déjà difficile il est possible de le concevoir, en se représentant ce qui s'est produit dans le domaine médical.

Qu'il s'agisse d'erreurs ou de tromperies il n'y a qu'à voir combien l'apparition des *maladies sociales* a provoqué de sottises et fait dire d'inepties souvent contradictoires.

Espérons que le domaine tranquille de l'anthropologie et de l'épigrapie ne subira point les mêmes évolutions morbides.

Toutes ces manœuvres, toutes ces intrigues, car on ne peut guère désigner autrement les procédés de ce genre sont extrêmement fâcheuses.

Les problèmes soulevés par le gisement de Glozel sont déjà assez complexes par eux-mêmes, sans qu'il faille y introduire des données parasites et des rivalités de personnes.

Il nous semble tout naturel qu'en présence des difficultés du sujet, des données, en apparence au moins, contradictoires qui



se présentaient, notre ami le Docteur Capitan ait cru devoir soulever des objections et émettre quelques doutes. Mais il est, je le sais, trop correct et trop loyal pour pousser les choses plus loin.

On ne peut le soupçonner d'être mêlé à la campagne soulevée par d'autres auteurs à la suite d'un réquisitoire secret, immédiatement divulgué et communiqué à toute la presse.

Comprise ainsi une polémique scientifique n'aboutit qu'à un résultat précis, c'est de retarder la solution des questions envisagées. Pour n'en citer qu'un exemple, le présent mémoire écrit depuis quelques mois a été retardé dans son impression pour des raisons diverses se rattachant à la polémique en cours, et encore cette solution n'est-elle intervenue que parce que nous avons cru devoir faire imprimer nous-mêmes le modeste opuscule impartial que nous désirions publier.

